

YVES
REYNAUD

UNE VIE DE CHIEN

BAPTÊME

Ouvrage publié avec le concours de La Filature,
Scène nationale de Mulhouse
et du Théâtre de la Cruelle

éditions

THEATRALES

Les éditions THÉÂTRALES bénéficient d'une aide de la SACD

sacd

*Société des Auteurs
et Compositeurs Dramatiques*

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit.

Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



Photo de couverture :
Droits réservés

Maquette de couverture :
Temps d'Espace

© 2001, Éditions Théâtrales, 38, rue du Faubourg Saint-Jacques 75014 Paris.

ISBN : 2-84260-030-4

UNE VIE DE CHIEN

Petite chronique
d'une ville moyenne
au vingt et unième siècle

TEXTE ÉCRIT AVEC UNE AIDE DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

PERSONNAGES

PAUL

MADELEINE

MARIE

L'EMPLOYÉ

DIANA

KHALED

NOTE DE L'AUTEUR

La vie de chien est un puzzle.

On peut considérer ce texte de deux façons.

Soit comme une continuité dont chacun des fragments serait une séquence permettant de reconstituer une dramaturgie d'ensemble, soit comme une collection de petites formes autonomes pouvant chacune être jouée séparément, avec leur dramaturgie propre.

C'est cette continuité/discontinuité qui est l'essence même du projet du texte...

La pièce a été créée le 25 octobre 2001 par le Théâtre de la Cruelle aux Fédérés (Centre Dramatique National Auvergne) à Montluçon, en coproduction avec La Filature Scène nationale de Mulhouse et Les Fédérés.

Une mise en scène de Francis Freyburger

Avec les comédiens : Cathy BERNECKER, Martine BERTRAND, Éloïse BRUNET, Yves REYNAUD, Jean-Marc ROULOT, Frédéric SOLUNTO et la scénographie de Gérard PUEL.

PAUL

PAUL.— Non, je suis heureux ! Je le jure ! Je viens tout juste d'avoir un demi-siècle et je ne me suis jamais senti aussi à l'aise, dans ma tête et dans mon corps. Franchement ! Quand je me regarde dans une glace, je suis même surpris, parfois, d'être aussi bien conservé. Je n'ai presque pas de rides, des dents saines, le cheveu brillant, pratiquement pas de ventre, la cuisse et le mollet discrètement galbés. Il faut dire que j'ai une hygiène de vie parfaite : tennis ou piscine au moins une fois par semaine. Je tiens à rester tonique ! J'ai un appétit féroce, une digestion idéale, un transit irréprochable et des réveils aussi vigoureux qu'aux plus beaux matins de ma jeunesse. Certains appellent ça le démon de midi. Moi, je ne crois ni au diable ni en Dieu. Qu'est-ce que je disais ? En ce qui concerne mes gloires matinales, je préfère me raconter que je suis dans la force de l'âge. Comme me l'avait confié un jour mon père, tandis que nous contemplions la Méditerranée du sommet d'une falaise des îles Baléares, à l'époque où il venait également d'atteindre la cinquantaine, je pourrais dire moi aussi : « Physiquement, je ne me suis jamais senti aussi bien de ma vie... » Cela ne l'a pas empêché de se jeter du haut du même escarpement aux vacances suivantes sans laisser le moindre mot d'explication.

J'avais dix ans. C'est cette blessure sans doute qui m'a donné la force de me battre pour arriver là où j'en suis. Il m'en a fallu de la volonté pour vivre avec ce souvenir. Mais maintenant je suis, comme on dit, un homme qui a réussi. Ma réputation est sans faille. On m'obéit, on me consulte, on me respecte. Je suis compétent et cela se sait. Tout est là ! Mes avis sont écoutés et j'ai la faiblesse de croire qu'ils le seraient exactement de la même façon si je n'étais pas directeur de la régie des eaux de la ville de Montclair et centurion de la rénovation nationale.

Même madame Blanc, l'activiste du service, même madame Blanc se tient à carreau. Avec l'expérience, j'ai appris comment la remettre à sa place.

Hier matin encore, elle a tenté de tirer parti d'une faiblesse passagère. J'étais arrivé pour une fois en retard au bureau. Elle est entrée, sans

frapper, comme une vraie furie. « Monsieur le directeur, ce cadre de travail est d'une laideur épouvantable. Comment voulez-vous que les agents soient fiers de leur mission s'ils ne sont pas fiers de leur service ? Rénover la nation signifie aussi rénover les sols, les murs, les plinthes. Laissez-moi m'en occuper. » Je lui ai répondu sur un ton calme mais définitif : « Madame Blanc, avant de vous occuper de la couleur de nos murs, occupez-vous plutôt de la couleur de notre argent. Le taux de recouvrement de notre régie municipale baisse chaque jour. C'est écrit en toutes lettres sur la disquette d'évaluation du commissaire national. Le faire remonter, voilà votre métier. J'en ai assez de me faire taper sur les doigts à chaque réunion. En ce qui concerne les problèmes chromatiques, veuillez considérer que je suis provisoirement daltonien. Allez d'abord ennuyer les mauvais payeurs ; eux, ils le méritent ! Ensuite, si vous voulez, vous pourrez me rédiger un avant-projet de réhabilitation des locaux, sur votre temps libre, bien entendu... »

Elle est devenue toute rouge, elle a bafouillé quelques mots sans suite, et elle est sortie. Ce n'est pas parce qu'on a eu, un soir ou l'autre, des relations de camaraderie avec une employée qu'elle doit se croire tout permis. Après cette mise au point, j'ai eu la certitude que le taux de recouvrement allait remonter, comme par enchantement. Peut-être même finira-t-il par dépasser celui de Limèges ? C'est mon objectif, et quoi qu'il en coûte, je sais que je l'atteindrai ! Sur le plan financier, j'ai toujours mené mes affaires rondement. Je dois avouer que, comme la fourmi de la fable, j'ai à l'esprit le chiffre exact de chacun de mes comptes. Et souvent, au cœur de la nuit, je récapitule le total de mes avoirs avec une paisible délectation.

Quelle joie de vivre une telle époque de prospérité !

J'ai un superbe appartement tout près du centre... Six pièces, poutres apparentes, deux salles de bain, chauffage à conversion solaire, terrasse avec vue imprenable sur un jardin privatif, galetas, parking, cave, cinquième étage avec ascenseur... Une occasion à saisir ! Je l'ai saisie !

J'ai une voiture à pilotage magnétique, puissante, silencieuse et racée, dont la conduite fait de moi un autre homme. Au volant, il est possible de s'oublier dans un vertige sans fin... On glisse délicieusement dans l'espace, comme délivré du fardeau accablant de la pesanteur... Je dois avouer que je déteste la présence d'un autre véhicule sur ma trajectoire. Comme si un intrus s'invitait sans autorisation sur mon territoire et

violait mon intimité ! Un changement de vitesse, une imperceptible pression des orteils sur la pédale d'accélérateur et je bondis comme le lion qui s'élançait soudainement à la poursuite de l'antilope affolée. À l'instant de doubler, j'éprouve le délicat frisson de jouissance du félin qui va enfin rejoindre sa proie et lui déchirer la gorge. Si je ne me contrôlais pas, je crois que je pourrais devenir un véritable chauffard... un assassin de sang-froid... Il faut se méfier de tout le monde, même de soi-même...

J'ai des vêtements à ne plus savoir qu'en faire. J'aime les belles étoffes. Le style français, confortable et cossu. Par contre, je déteste les pull-overs. Il faut dire que j'en ai quarante-neuf ! Quarante-neuf pull-overs !

Je me demande pourquoi ma femme s'obstine à m'offrir des pull-overs à chacun de mes anniversaires alors que je n'en porte jamais. Je ne peux quand même pas lui jeter ses cadeaux à la tête en réclamant le divorce...

Même pour rire... Marie ne comprendrait pas ! Elle n'est pas idiote, non, mais quand même, au quotidien, un peu au ras des pâquerettes... Absolument dépourvue du moindre sens de l'humour, la pauvre...

Quand je l'ai rencontrée, je me souviens, je n'ai vu d'elle que sa poitrine à la courbe parfaite. J'ai tout de suite eu envie d'en faire la mère de mon fils. Je n'ai pas réfléchi plus loin. Je l'ai épousée. Malheureusement, elle n'a jamais été capable de me donner la seule chose que j'attendais d'elle.

Mais à part ça, tout va bien. Quelle que soit la direction où je tourne mon regard, la même conclusion s'impose : non, je suis heureux ! C'est ce que je me disais hier encore en sautant du lit, juste avant que ce malaise incompréhensible me saisisse. Il faisait beau. J'étais sorti, l'esprit serein, pour promener le chien de Marie comme tous les jours. La ville tentait de respirer un peu dans l'air déjà étouffant du matin. En passant devant la vitrine d'une agence de voyage, je me souviens, j'ai jeté un coup d'œil, par hasard, sur une affiche qui représentait la mer, une mer incroyablement bleue, avec ce slogan : « N'oubliez pas de vous jeter à l'eau. » Et en bandeau, cette inscription : « Chacun son tour ! »

Et brusquement, j'ai senti que quelque chose n'allait pas.

Tout était là : le ciel limpide avec ses petits nuages pommelés, la montagne étincelante au lointain entre les façades noires des immeubles,

BAPTÊME

PERSONNAGES

PAUL, *30 ans*

MARIE, *18 ans*

SOLANGE, *49 ans*

DÉSIRÉ, *67 ans*

JEAN-PIERRE, *30 ans*

1

Lumière du soir.

PAUL.— Mademoiselle...

MARIE.— Vous êtes venu...

PAUL.— À qui ai-je l'honneur ?

MARIE.— C'est moi, Marie !

PAUL.— Pourquoi m'avez-vous adressé ce mot ? J'attends vos explications !

MARIE.— Quel mot... ? « Paul. On vous attend toutes affaires cessantes au 18, rue Everlore, à Veretz. Deux vies en dépendent. Nous vous garantissons une discrétion absolue et la sauvegarde de votre honneur ainsi que celui de votre famille si vous venez rapidement. Dans le cas contraire, nous ne répondons de rien et vous aurez à supporter toutes les conséquences de vos actes. Signé XXX. » Je n'ai jamais écrit ça !

PAUL.— Mademoiselle, si j'ai répondu par ma présence à ce ridicule billet anonyme, ça n'est pas parce que j'ai peur. Je n'ai rien à me reprocher ! C'est uniquement parce que l'état de mon père exige qu'on lui évite la moindre contrariété. Toute émotion forte pourrait lui être fatale... Mes parents me croient à un enterrement... Il y a une seconde, vous paraissiez me reconnaître. Si vous en savez plus que moi, je vous prierai de m'informer du nom de l'auteur de cette lettre d'intimidation... pour ne pas dire de chantage...

MARIE.— Je ne sais pas qui a écrit cette saleté. Ne soyez pas si embarrassé. Je ne vous en veux pas...

PAUL.— Pardon ?

MARIE.— Vous m'avez fait un enfant, et maintenant vous faites semblant de ne pas me reconnaître.

PAUL.— Mademoiselle, si c'est une plaisanterie, elle est de mauvais goût !

MARIE.— Je n'ai pas envie de rire. On le baptise demain.

PAUL.— Mademoiselle, je vous prie de considérer que j'ai voyagé en train une nuit entière dans des conditions de promiscuité épouvan-

tables, que j'ai attendu l'autobus des heures durant dans un relais sordide, et que finalement, j'ai dû faire neuf kilomètres à pied mon bagage à la main ! Tout ça pour le seul scrupule d'épargner à mon père le moindre désagrément. Vos enfantillages me fatiguent. Dites-moi simplement qui m'a écrit ce mot !

MARIE.— Vraiment ? Mon visage ne vous dit rien ?

PAUL.— Non ! Écoutez, je suis parfaitement bien placé pour savoir qu'il est impossible que j'aie fait un enfant à quelque femme que ce soit !

MARIE.— Pourquoi... ? L'enfant est là !

PAUL.— Je vous prie de cesser ce petit jeu, j'ai les nerfs à vif !

MARIE.— Vous habitez bien 12, place du Corbeau ?

PAUL.— Oui... Et alors ?

MARIE.— Vous avez une chambre mansardée au cinquième étage ?

PAUL.— Ça n'est pas un secret ! L'appartement de mes parents est au premier, mais mon père a besoin d'un calme absolu... Où voulez-vous en venir à la fin ?

MARIE.— Attendez... Vous allez comprendre. Au printemps dernier, j'ai dû passer trois jours dans la capitale pour des raisons médicales. Un soir, j'ai perdu la clé de la chambre qu'une amie de ma mère avait prêtée... 12, place du Corbeau... Je suis restée des heures, assise devant la porte, à pleurer dans l'obscurité. Brusquement, la minuterie s'est allumée et vous êtes apparu dans le couloir. Vous portiez un pyjama bleu ciel. Vous m'avez offert l'hospitalité. Très exactement vous m'avez dit : « Tu dois avoir froid aux pieds, entre, petite. » J'étais prête à tout pour échapper à ce corridor sombre et glacé où je mourais de sommeil. Vous vous êtes couché sur le divan sans dire un mot de plus et très vite vous avez éteint la lumière. Je me suis endormie comme une masse.

PAUL.— Je me souviens d'un visage minuscule, chiffonné... Une petite fille avec des cheveux très longs... Des cheveux ondulés...

MARIE.— On m'a coupé les cheveux... Mais plus tard, un frôlement dans le noir m'a tirée du sommeil et j'ai senti que vous vous glissiez dans le lit contre moi...

PAUL.— J'ai dormi sur le divan ! Quand je me suis réveillé, à l'aube, c'est parce que vous veniez de disparaître en claquant la porte !

MARIE.— Il y avait une tache de sang dans le lit. J'aurais eu honte de vous regarder en face.

PAUL.— J'avais dû me blesser. Ou alors, c'est vous qui... Je ne vous ai pas touchée !

MARIE.— Pendant ma grossesse, j'ai repassé mille fois le souvenir de cette nuit dans ma mémoire. Un détail m'a toujours intriguée. Pendant que vous... Pendant ce moment-là, vous ronfliez... Vous ronfliez doucement, tout près de mon oreille... Exactement comme si vous dormiez ! Dès que ça a été fini, vous êtes retourné brusquement sur le divan... J'ai lu une histoire dans le journal. Un homme qui vivait une seconde vie en dormant. À son réveil, il ne gardait aucun souvenir de ses actes de la nuit...

PAUL.— Je ne vous crois pas.

MARIE.— Je ne vous demande rien. Partez si vous voulez.

PAUL.— Et cette lettre ?

MARIE.— Quand j'ai dû avouer mon état, ma mère m'a questionnée. Je n'ai rien voulu dire. J'aurais aimé que ça vienne de vous. Elle a dû faire une enquête.

PAUL.— C'est une histoire à dormir debout !

MARIE.— Vous voulez voir l'enfant ? C'est un garçon !

PAUL.— Mademoiselle, je n'ai rien à voir avec cet enfant ! Rien !

MARIE.— Cessez de gronder comme un ours, vous allez le faire pleurer. Quel est votre deuxième prénom ?

PAUL.— Pourquoi ? Joseph !

MARIE.— Joseph et Marie ! On l'appellera...

PAUL.— Non ! C'est ridicule ! Je ne suis pas le père ! Débrouillez-vous ! Allez dans une maison de filles-mères... Au couvent... Où vous voudrez ! Ça ne me regarde pas...

MARIE.— Vous dites des stupidités qui ne vous ressemblent pas.

PAUL.— Je fais d'énormes efforts pour rester calme !

MARIE.— Vous vous cachez derrière un mur. C'est impossible de ne rien ressentir, au moins pour l'enfant !

PAUL.— Ce bébé est très sympathique, mais je ne suis pas le père !

MARIE.— Vous ne souriez jamais ?